

Charles VAN LERBERGHE

Mademoiselle Faucheux

OU L'ARAIGNÉE BLEUE

Tragédie en 2 actes

(Extrait du *Flambeau*, revue belge des questions
politiques et littéraires, 4^e année, n^o 2, février 1921)

BRUXELLES
MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58-62, rue Coudenberg

1921

Terrace a south exemplar

W. J.

MLT 3161/0002



Mademoiselle Fauchoux

ou l'Araignée bleue

Tragédie en 2 actes.

PERSONNAGES

M^{lle} Fauchoux.
M. de Laraigne.

Mouche.
Le chœur.

Un grand jardin luxuriant à l'aube d'un jour d'été. Le jardin semble couvert de givre. On entend le tirelis de l'alouette.

ACTE PREMIER

MOUCHE, *entrant, avec extase.*

Dieu! que c'est beau! Suis-je entré au Paradis? Jamais je n'ai vu au monde rien d'aussi étrange et d'aussi splendide. Partout, d'arbre en arbre et de branche en branche, suspendus entre toutes les fleurs, s'étendent des voiles de mariées, des voiles de fine gaze blanche brodés de milliers de perles que les premières lueurs de l'aube font scintiller. Que c'est admirable! En voici un sur ces roses. Il est plus beau encore que les autres. C'est fait de rien: un tissu impalpable de fils plus ténus que les fils de la Vierge ou les cheveux d'une fée. Mais que vois-je! Quelqu'un des miens est couché là-dedans, dorloté comme un prince. Ah, le bienheureux! Il y a vraiment des gens dont l'existence, comme on dit, n'est tramée que d'or et de soie. Eh! frère Mouche... Dors-tu encore, que tu te tiens si tranquille dans tes draps?

M. DE LARAIGNE

Fuis! Fuis vite! Malheureux, n'approche pas.

MOUCHE

Fuir? Je n'en ai nulle envie. Ne célèbre-t-on pas une fête ici? J'y veux prendre part.

M. DE LARAIGNE

Fuis, te dis-je, triple sot! La fête qu'on célèbre ici, c'est la fête de l'Attrape-mouches. Ce royaume, c'est l'enfer.

MOUCHE

Ah bah! que me dis-tu? Je t'admire, moi, et j'envie ton bonheur. Tu es là tranquillement couché entre deux branches de rosier, dans un hamac merveilleux que balance la brise du matin. Tu dors bercé dans un rêve d'amour, et lorsque tu t'éveilles tu entends les chants des oiseaux et respires les plus doux parfums de la terre. Et tu me cries de fuir!

M. DE LARAIGNE

Je suis prisonnier dans cette toile.

MOUCHE

Dans cette fine petite toile si jolie, si admirable dans sa régularité, dans sa symétrie... Est-ce possible? Il semble que ce ne soit qu'un souffle.

M. DE LARAIGNE

Ces fils sont des chaînes plus lourdes et plus dures que les chaînes de diamant qui tenaient Prométhée captif sur son rocher. Fuis loin d'ici. Ne vois-tu pas les araignées? Elles sont là, cachées sous les roses. Et elles te guettent.

MOUCHE

Je ne les crains pas. Je les aime. Elles semblent si douces, si chaudes, si velues, si tendrement fidèles...

M. DE LARAIGNE

Malheureux ! Tu es un être faible. Elles ne feront de toi qu'une bouchée. Tu ne sais donc pas ce que c'est que la liberté ?

MOUCHE

Ma foi, je sais que c'est presque toujours la solitude. Et nous ne sommes pas faits pour vivre seuls. Celui qui l'essaie devient hypocondre, misanthrope, sauvage. Il vieillit, maudit des hommes et de Dieu. Non, je t'envie, tu es heureux... Je ne vois pas ta compagne, mais je la devine très bonne, charmante. Je devine qu'elle est là tranquillement, modestement, dans son petit coin, à épier avec amour le moindre de tes gestes. Tu as un fâcheux caractère, car tu ne sais pas être heureux. Et pourtant elle doit t'adorer.

M. DE LARAIGNE

Trop, infiniment trop. Elle m'étouffe. Elle m'a lentement ficelé, embobiné, empelotonné comme une pauvre chose, moi qui un jour ai volé dans les airs. Elle a garrotté tous mes instincts libres. Elle a englué mes ailes. Chacun de ses baisers m'a fait plus son esclave. Elle m'a sucé le cœur. Et elles sont toutes ainsi, toutes ! Ah, je sais bien qu'elles ne pensent pas à mal. Elles sont innocentes, elles n'obéissent qu'à leur instinct, à leur destinée, à Dieu en somme (1). Elles sont nées pour boire le sang des mouches. Mais nous, mon frère, nous ne

(1) Ce sont les propres théories de M. de Laraigne.

sommes pas nés pour elles. Notre devoir est de voler dans les airs, toujours plus haut, puisque nous avons des ailes.

MOUCHE

Il y a dans tes paroles une force étrange de persuasion. Je te crois. Puisqu'il en est ainsi, je n'entrerai pas. Et cependant je ne sais quoi de fatal m'attire. Par où dois-je aller ? Je ne vois pas d'issue !

M. DE LARAIGNE

Tu t'es égaré dans un monde semé de dangers. Que n'es-tu resté chez toi, pauvre diable ! Il y a ici des embûches partout, des toiles tendues entre les moindres brins d'herbe, et si fines qu'on ne les distingue pas. Tantôt ce sera bien pis ; dès que le soleil paraît, les perles de leurs rets diaboliques s'évaporent. Et alors c'est la lutte contre l'Invisible. Redoute ce moment-là. Hâte-toi de décamper. Il faudra n'avancer qu'avec des précautions infinies. Le mieux serait de filer verticalement, en ligne droite vers en haut, vers le ciel. Là du moins elles n'ont pas tendu leurs filets.

MOUCHE

Vers le ciel ! Y penses-tu ? Et les oiseaux, tu n'en parles pas ! Ah ! comme on voit que tu ne vis plus en liberté... Il y en a des milliers qui volent là-haut, le bec ouvert, prêts à nous engloutir. Là, la prudence même ne sert de rien. On n'échappe pas à ces pirates, à ces êtres de proie, à ces tombeaux volants.

M. DE LARAIGNE

Alors rentre dans la maison, au plus vite, par le plus court chemin.

MOUCHE

Dans la maison ! Mais tu as donc perdu toute expérience du monde depuis que tu vis dans ta toile ? Tu ne sais donc pas ce que c'est que *la glu* ? C'est ça qui vous arrange les ailes ! J'ai failli m'y laisser prendre.

Imagine-toi qu'ils ont tendu là-dedans, partout, des fils enduits de glu et qu'ils ont placé tous les pièges de l'enfer enveloppés de miel et de sucre pour nous attraper, pauvres mouches que nous sommes. Et quand on est pris là, c'est atroce. On s'étire sur ses pauvres pattes avec d'immenses efforts, on veut rouvrir ses ailes, et on ne peut pas, on a sur soi comme une chape de plomb liquide. On meurt ainsi, seul, lentement de faim et de misère. Et personne, va, ne songe à vous endormir même avec des mensonges d'amour. D'autres se croient libres parce qu'ils volent encore, mais c'est sous une cloche de verre où ils étouffent, ou dans un labyrinthe de fer dont ils cherchent misérablement, et à jamais en vain, la sortie. J'aime encore mieux l'araignée. C'est plus franc et plus simple. On sert du moins à quelque chose, à faire vivre un autre être... C'est plus dans la nature. On obéit encore à Dieu.

M. DE LARAIGNE

Si tu ne peux pas vivre sans araignée, je ne vois pour toi qu'un parti à prendre, c'est d'en choisir une petite, bien gentille, douce plutôt que passionnée, auprès de qui tu chercherais de la tendresse plus encore que des baisers. Une petite araignée qui ne te tiendrait pas dans sa toile, mais te laisserait libre, qui viendrait chez toi, de temps en temps, par amour pour toi et pour admirer tes jolies ailes... une araignée discrète, aimante, désintéressée, idéale, pas trop savante, mais capable de te com-

prendre (1), capable même de t'enseigner à voler plus haut encore que tu ne voles.

MOUCHE

Tu l'as dis, c'est là ce qu'il me faut. Je m'en vais me mettre à sa recherche, tout de suite. Mais un mot encore : Es-tu bien certain qu'une pareille araignée existe ?

M. DE LARAIGNE

Absolument sûr. Pour ma part, je n'en ai jamais vu, car je fréquente peu ce monde irrégulier ; mais des amis à moi connaissent des gens qui en ont vu.

MOUCHE

Et il n'y a pas de danger ?

M. DE LARAIGNE

Quel danger y aurait-il, mon ami ? Ce ne sont pas des bourgeoises, des ménagères. *Elles ne filent pas*, et cependant, comme dit l'Évangile, elles sont revêtues de plus de beauté que les filles de Sion dans toute leur gloire.

MOUCHE

Je me sens déjà tout embrasé d'amour pour elles. Et comment nomme-t-on cette espèce-là ?

M. DE LARAIGNE

On la nomme l'*Arachnis rara* ou *azurea* : l'Araignée bleue.

MOUCHE

Bien. Seulement si ces araignées que tu dis sont si rares, ne faut-il pas, pour les entretenir, les trésors d'un pacha ? Tu le sais, je suis pauvre.

(1) Ce sont les propres termes de M. de Laraigne.

M. DE LARAIGNE

Elles sont toutes désintéressées, dit-on. Elles ne se donnent que par amour, et restent fidèles jusqu'à la mort.

MOUCHE

J'y cours; où en trouverai-je?

M. DE LARAIGNE

Ah! pour le coup tu m'en demandes trop. Je ne sors guère, et en fait d'araignée je ne connais que la mienne, qui n'est pas bleue mais plutôt rose, et porte une croix sur le dos. Va, cherche, et bonne chance.

MOUCHE

Adieu, et merci du bon conseil.

On voit Mōuche s'en aller à pied par l'allée, avec beaucoup de circonspection.

LE CHŒUR DES MOUCHES CAPTIVES

Le malheureux! Comme son cœur égare sa raison! Voyez comme il se traîne tristement sur la terre. Je tremble pour lui. Il ne vole déjà plus. Déjà la fatalité de l'amour accable sa proie.

ACTE II

La mansarde d'un poète. Une table de travail chargée de manuscrits et de livres. Aux murs, des Botticelli. Sur un guéridon, un vase contenant des lis. Par la lucarne on aperçoit le ciel étoilé. Mouche est assis à la table, et travaille à la lueur d'une petite lampe. Il dépose sa plume et se relit.

MOUCHE, *de nouveau en extase.*

Je viens d'écrire un chef-d'œuvre. Cette fois c'est certain. Elle m'a inspiré. (*Distrain, les yeux au plafond.*)

Qu'elle est belle, aussi ! Si divinement claire et si douce ! Et dire que je ne me doutais pas de l'existence de pareils êtres, dire que je l'ai rencontrée sur mon chemin, là, dans la rue, par le plus miraculeux des hasards...

Pendant ce temps M^{lle} Faucheux entre, sans frapper, sans faire aucun bruit. Elle s'avance en ligne oblique, très lentement, levant très haut ses pieds sur le tapis, comme si elle marchait dans l'herbe. Quoique un peu gauche dans sa démarche, elle a la légèreté d'un être immatériel. Sa toilette grise est sobre et distinguée. Elle approche du poète, l'enlace de ses bras et lui couvre les yeux.

M^{lle} FAUCHEUX

Coucou !

MOUCHE, sursautant.

Oh!... O chère! — C'est toi, mon ange? (Il l'embrasse.) Mais tu m'as fait me saisir.

Tu as une façon si mystérieuse de marcher... On ne t'entend pas venir. On te croit bien loin et tu es là, silencieuse et tendre, et on est dans tes bras. Je rêvais à toi, j'achevais mon poème. Il est sublime, tu verras. C'est un hymne fou à ta beauté, à notre amour, à notre grand et libre amour. Ah ! tu ne sais pas combien je t'adore, combien je te suis reconnaissant. J'étais si seul, si triste. Je savais à peine ce qu'est l'amour. On m'en avait dégouté, de cette chose divine. Un de mes frères, M. de Laraigne, ce matin encore, m'en parlait d'une manière si terrifiante que j'en fus bouleversé. Il criait comme un prophète : Fuis ! Fuis ! de toutes tes ailes. Et j'ai fui.

Enfin me voilà sauvé, dans tes bras. Je suis si heureux... A propos, as-tu reçu le bouquet de lis que je t'ai envoyé ? Ce sont des fleurs splendides. Elles sont si



pures... et il n'est pas de parfum plus voluptueusement enivrant. Je t'enverrai aussi des roses, le jardin en est plein. Et de beaux poèmes, tous mes poèmes, car ils ne chantent que toi... (*remarquant un sourire sur les lèvres de M^{lle} Faucheux*) et, certainement, tu auras aussi beaucoup d'autres belles choses : des bijoux, des dentelles, de belles robes, de belles plumes, de temps en temps, à ta fête... à la nouvelle année... car tu le sais, je ne suis qu'un pauvre diable. Ah ! si nous étions riches !

M^{lle} FAUCHEUX

Je ne désire rien.

MOUCHE

Il me semble avoir entendu une parole inouïe. Mais je n'en crois pas mes oreilles ; tu parles si bas... Répète encore.

M^{lle} FAUCHEUX

Je ne désire rien.

MOUCHE, *les larmes aux yeux.*

Oh mon amour ! Et tu m'aimes ainsi simplement, sublimement pour moi-même, pour le grand amour que j'ai pour toi. Tu m'aimes malgré que je sois pauvre, et qu'il n'y ait plus de beau et de jeune en moi que mes pauvres petites ailes vibrantes, si avides d'air et d'espace — et de liberté ! Ah ! la liberté !... Pour que notre amour reste beau il faut qu'il reste libre, n'est-ce pas ? Nous serons libres, oui... Mais tu viendras aussi souvent que tu voudras, ici, dans ma petite chambre, le dimanche surtout ; je ne travaille jamais le dimanche. Enfin, aussi souvent que tu voudras... Mais j'y songe, me seras-tu fidèle, ma petite amie ?

M^{lle} FAUCHEUX, *l'enlaçant plus fort.*

Toujours.

MOUCHE

C'est qu'on est si lâche et si lâcheur dans le monde ! Je peux bien te dire cela à toi : j'en ai eu tant de tristes exemples sous les yeux ! Mes pauvres amis... je ne parle pas de ceux qui sont captifs, mais des autres, de ceux qui se croient libres. Tous sont ou misérablement collés ou misérablement trahis. Et la destinée de ceux-ci est encore la plus triste. Ils ont toujours faim et soif d'amour, et on les roule, on les plume, on les berne, on les vide, on les cocufie, on les lâche que c'est le plus lamentable spectacle du monde. Ah ! les pauvres ! Il faudrait les voir courir à leur pitance d'amour comme des chiens affamés. Et les coups qu'ils attrapent ! Passe encore pour les forts, les beaux, les jeunes, ceux surtout qui ont la besace bien ronde, mais les autres ! Leur détresse d'amour est épouvantable, mais ils n'osent pas l'avouer, — c'est si ridicule. Aussi la plupart, pour trouver au moins un peu de repos, se réfugient-ils, tête baissée, dans les toiles du bon Dieu. Ils n'ont pas trouvé comme moi leur araignée bleue. Mais tu ne dis rien, mon amie. A quoi songes-tu ?

M^{lle} FAUCHEUX

A rien. Je t'écoute, je t'adore. Je ne veux être que la petite servante qui est assise dans son coin... et qui file.

MOUCHE, *saisi.*

Qui file ?

M^{lle} FAUCHEUX, *tendrement.*

... le parfait amour.

MOUCHE, *devenu pensif.*

A propos, dis-moi donc, chérie, pourquoi as-tu de si grands yeux ?

M^{lle} FAUCHEUX

C'est pour mieux te voir.

MOUCHE

Une chose m'étonne aussi. Tu n'es pas bleue. Je ne vois rien de bleu en toi.

M^{lle} FAUCHEUX

Le bleu est dans mon âme.

MOUCHE

Et pourquoi as-tu tant de bras, et de si longs, de si longs bras ?

M^{lle} FAUCHEUX, *l'étreignant sur son cœur.*

C'est pour mieux t'embrasser, mon amour.

Un silence. Par la lucarne, le clair de lune pénètre dans la mansarde. Dans le jardin, un rossignol chante.

MOUCHE, *de nouveau en extase.*

La lune, ô la lune ! Mon cygne aimé ! La vois-tu ? vois-tu cette splendeur ? C'est mon cygne blanc qui m'appelle. Ouvre tes bras. Ses rayons me tracent mon chemin. Je veux aller voler dans ses rayons, me baigner dans sa clarté d'argent. C'est l'heure enchantée. Mes ailes frémissent. Laisse-moi libre. Entends-tu ces chants ? Laisse-moi partir. Que fais-tu ?

M^{lle} FAUCHEUX

Je t'enlace.

MOUCHE

Oui, ma chère amie, mais il faut que je m'envole, et nous ne pouvons pas nous envoler ensemble. Tu n'as pas d'ailes. Je ne saurais te porter dans les rayons de la lune. Tu es trop pesante. Nous tomberions ensemble. Laisse-moi. Ah! tu m'étouffes! Quoi, toi aussi? Lâche-moi, te dis-je!

M^{lle} FAUCHEUX, *avec la voix d'un corbeau.*

Never more!

MOUCHE

Trahison! A moi mes ailes! A moi l'espace! Ne suis-je plus libre?

M^{lle} FAUCHEUX

Never more!

La lune éclaire vivement la scène. Après un moment de morne silence, M^{lle} Faucheux ouvre ses longs bras frêles, un à un, d'un geste tragique. On distingue sur ses lèvres le sourire de la Joconde. Mouche reste inanimé. On ne sait s'il est mort ou vivant. Qu'importe? Le rossignol ne chante plus.

NOTE. — L'œuvre de Charles van Lerberghe que nous publions aujourd'hui fut écrite durant le séjour du poète à Berlin. Elle forme un manuscrit de douze pages petit in-8° sur papier pelure, faisant partie d'une

lettre que cette « tragédie » devait illustrer (21 février 1900).

Charles van Lerberghe y répond, sur le mode ironique, à une lettre et à un petit « conte pour les enfants de demain » que lui avait envoyés un ami. Ce conte faisait dialoguer le Canal et la Rivière, — et, dans la fantaisie de celle-ci opposée à la rigidité de celui-là, on pouvait découvrir un plaidoyer téméraire en faveur du célibat pour les poètes.

Charles van Lerberghe redoutait les orages de l'amour. L'éternel féminin habitait constamment la pensée du merveilleux artiste, mais à la manière d'un fantôme frémissant et sensible : image toujours renouvelée d'une très jeune fille, perpétuellement ingénue en son éternelle énigme, en son éternelle et grisante volupté. Volupté idéale, d'ailleurs, où le poète était seul en jeu, — et si pure et si belle que nul être de chair ne l'eût réalisée. Le songeur des *Entrevisions* ne l'ignorait point ; il fuyait la désillusion certaine. Mais la hantise du mariage le poursuivait de sa persistante douceur, et il reprochait à l'auteur du *Canal et la Rivière* de le plaisanter parfois sur cette vocation conjugale, et de chanter les joies de la tempête du fond d'un port bien abrité et charmant. C'est pourquoi cet auteur figure à son dam, sous le nom de M. de Lorraine, dans la tragédie où M. Mouche représente vaguement le poète lui-même, et M^{lle} Faucheux celle qui pourrait venir (1).

Ce qu'il faut voir dans ces petites pages, c'est donc avant tout une plaisanterie : une de ces plaisanteries de poète, où le rire n'est qu'un chant plus léger. Mais M^{lle} Faucheux est révélatrice d'un état d'esprit, et l'on y peut chercher aussi une manière de profession de foi, comme le prouve cet extrait de la lettre qui accompagnait

(1) Le manuscrit porte M^{lle} Lefaucheux. Charles van Lerberghe changea bientôt ce nom, et c'est M^{lle} Faucheux qu'il cite à plusieurs reprises dans sa correspondance.

le manuscrit. « Je vous envoie la *Banalité indiscreète* que la vôtre m'avait inspirée. Elle contient tout un raisonnement, toutes mes objections, et mes doutes au sujet de la théorie que vous avez si éloquemment défendue et qui m'a si fort impressionné. Autant conserver à « ma réplique » la forme bizarre qu'elle avait prise tout à coup sous ma plume. Ce n'en sera que moins ennuyeux. Je n'hésiterais pas un instant, bien entendu, à déchirer ces pages si je pouvais croire qu'un mot là-dedans, une allusion pût vous froisser. Mais vraiment cela a été trop loin de ma pensée pour que je ne me trouve pas innocent. Il s'agit ici de généralités. Dès que mon raisonnement s'est transformé en une fable, en une sombre tragédie « dans le goût de l'antique », je vous ai perdu de vue et je n'ai plus songé qu'à mes personnages. Mes héros sont devenus des types symbolisant à la fois tout le monde et personne. Je le répète, votre *Banalité indiscreète* m'a obsédé, et il n'en fallait pas davantage pour que, dans une imagination aussi concrète que la mienne, tout aussitôt prît des formes fantastiques et non moins « indiscreètes » au sens où vous l'entendez. » Il convient, on le voit, de ne pas confondre tout à fait M. Mouche avec l'auteur lui-même. Celui-ci peut prêter à M. Mouche quelques-unes de ses idées, — mais M. Mouche reste M. Mouche, et il entend garder sa personnalité de Mouche.

Le possesseur de ces pages exquises n'a pas cru pouvoir les garder pour lui seul. Leur charme ingénu, leur parfaite pureté, l'aisance délicate de leur ironie en motivaient avec force la publication, il le pense. Mais s'il lui fallait, outre ces bonnes raisons, une excuse, il la rencontrerait dans un autre passage de la lettre déjà citée. « Il y a, écrit le poète, il y a ainsi un nous-même que nous cachons, que nous n'exploitons pas, et qui est peut-être ce que nous avons de plus original. Chez * * * c'est un curieux mélange d'ironie, de badinage, de sentiment,

de très graves pensées et de la plus scintillante poésie... Souvent nous prenons ainsi le meilleur de nous-même pour un jeu, un peu un jeu d'enfance dont on est presque gêné plus tard, lorsqu'on est devenu trop grave. »

C'est au moment même où il venait d'achever *M^{lle} Faucheux ou l'Araignée bleue*, que Charles van Lerberghe s'exprimait ainsi.

A. M.



6490. — Société anonyme M. WEISSENBRUCH, imprimeur du Roi
(Société typographique : Liège, Bouillon, Paris, 1755-1793
49, rue du Poinçon, Bruxelles.

Le Flambeau

REVUE BELGE DES QUESTIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Fondée au mois d'avril 1918, la Revue parut clandestinement sous l'occupation allemande; elle publie tous les mois une livraison d'au moins 144 pages in-8°.

ABONNEMENT { 35 francs pour la Belgique;
ANNUEL { 40 francs pour la France et l'étranger.

Les abonnements pour la France doivent être adressés aux éditeurs Berger-Levrault, 5, rue des Beaux-Arts, Paris (VI^e).

La correspondance, les périodiques et les ouvrages destinés à la rédaction doivent être adressés :
58-62, rue Coudenberg, Bruxelles.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le **Flambeau** compte parmi ses collaborateurs : MM. Vénizélos, le général Malleterre, Emile Boutroux, Jean Richepin, Joseph Reinach, Grégoire Alexinsky, Szymon Askenazy, Charles Beckenhaupt, Vladimir Bourtzev, Romain Coolus, Ernest Denis †, Charles Diehl, Anna Bowman Dodd, Jean Dornis, Clement Edwards, H. Jelinek, Franz Ansel, Maurice Ansiaux, Eugène Baie, Willy Benedictus, Claude Bernières, Baron Beyens, Henri Bourgeois, Maurice Bourquin, Henri Bragard, Thomas Braun, Auguste Bricteux, C^{te} Renaud de Briey, Emile Cagin, Jean Capart, Jules Carlier, Félicien Cattier, Gustave Charlier, Lucien Christophe, Ernest Closson, Albert Counson, Max Deauville, Théophile De Donder, Léon Delacroix, Marie Delcourt, Paul Demasy, D^r Jean De Moor, D^r A. Depage, Paul de Reul, Jules Destrée, Albert Devèze, Marguerite Devigne, Général Dossin, Louis Dumont-Wilden, Richard Dupierreux, Paul Errera, Jules Feller, Pierre Forthomme, Louis Franck, George Garnir, Paul Gille, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Paul Graindor, Paul Heger, Madeleine Henrard, D^r F. Henrijean, Paul Hymans, Henri Jaspar, Hubert Krains, Richard Kreglinger, Léon Leclère, Albert Le Jeune, Général Leman †, Grégoire Le Roy, Henry Lesbroussart, Fernand Mayence, D^r P. Nolf, Henri Pirenne, Adolphe Prins †, J.-M. Remouchamps, Georges Rency, Jules Renkin, Pierre Roussel, René Sand, Fernand Séverin, Ernest Solvay, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien Thomas, Emile Van Arenbergh, Emile Vandervelde, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Robert Vivier.

Éditions du "Flambeau",

Le Flambeau publie une collection d'ouvrages d'histoire, de politique et de littérature, dus aux écrivains belges ou étrangers les plus réputés.

Ont paru :

ALBERT GIRAUD : *Eros et Psyché*, drame antique. Un vol. in-16, 4 francs.

HENRI PIRENNE, recteur de l'Université de Gand : *Souvenirs de captivité en Allemagne* (mars 1916-novembre 1918). Un vol. in-16, 3 francs.

ERNEST GOSSART, de l'Académie royale de Belgique : *Emile Banning et Léopold II*. Un vol. in-16, fr. 4.50.

LE TIMES. *Numéro spécial consacré à la Belgique*. — Préface de S. M. le Roi. Encyclopédie des questions belges. Un vol. in-8°, 368 pages, 10 francs.

LES PERLES DE LA POÉSIE SLAVE : *Lermontov, Pouchkine, Mickiewicz*. Transcriptions en rimes françaises, par Henri Grégoire. Illustrations d'Eric Wansart. Un vol. in-8°, XIX-273 pages, 10 francs.

LES SEPT FLAMBEAUX DE LA GUERRE. *Réimpression des sept livraisons du « Flambeau » clandestin et tome 1^{er} (1918) du « Flambeau »*. Préface de M. Paul Deschanel, ancien président de la République française. Frontispice de Fernand Khnopff. Un vol. in-8°, 360 pages, 8 francs.

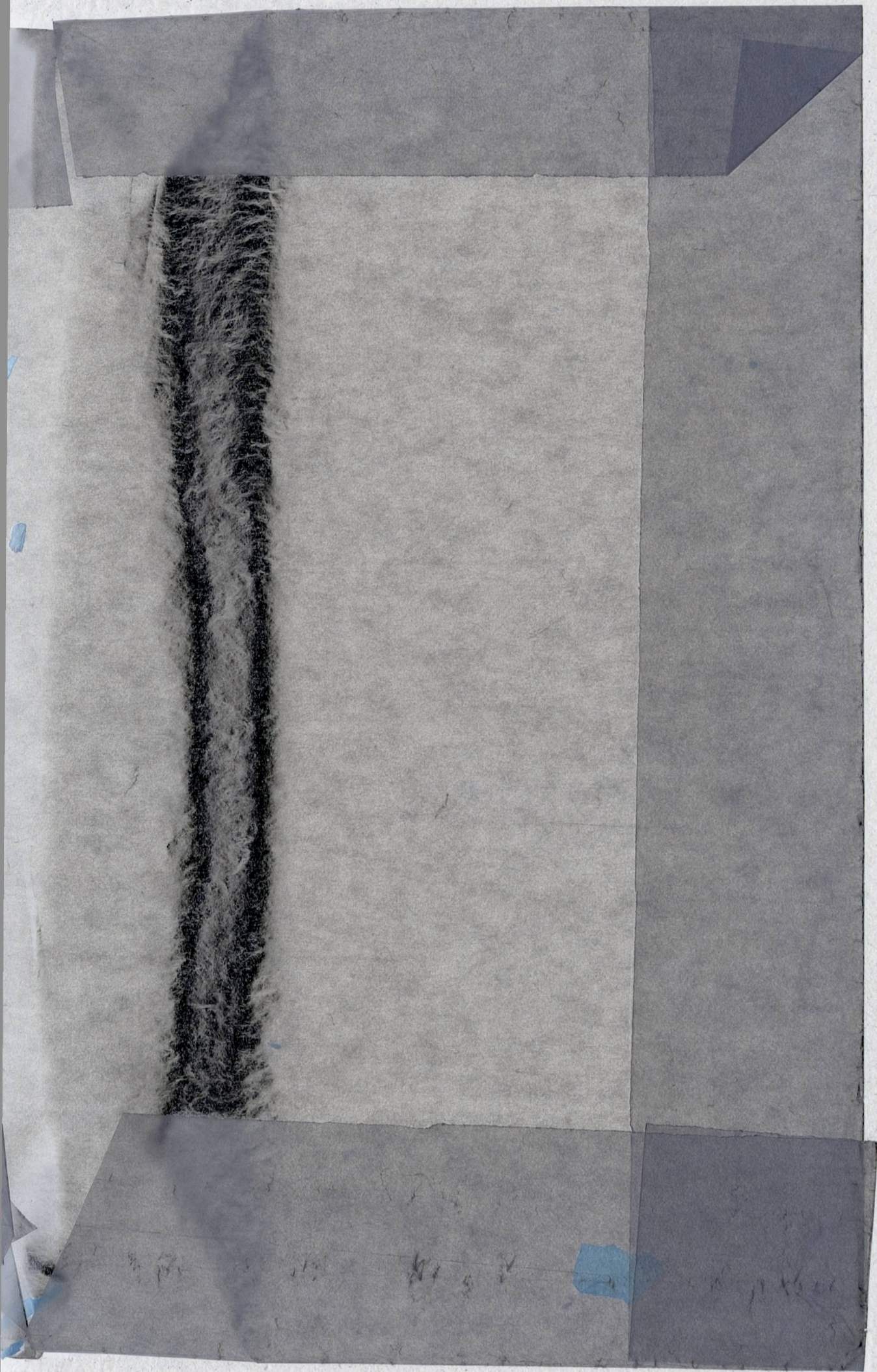
A paraître :

ALBERT COUNSON, professeur à l'Université de Gand : *Les Littératures modernes*.

PÉTRONE : *Le Satyricon*, traduction de M. Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand.

SZYMON ASKENAZY : *Napoléon et la Pologne*, traduction de M. Henri Grégoire.

LÉON LECLÈRE, pro-recteur de l'Université de Bruxelles : *La Question d'Occident*.



Éditions du "Flambeau",

Le Flambeau publie une collection d'ouvrages d'histoire, de politique et de littérature, dus aux écrivains belges ou étrangers les plus réputés.

Ont paru :

ALBERT GIRAUD : *Eros et Psyché*, drame antique. Un vol. in-16, 4 francs.

HENRI PIRENNE, recteur de l'Université de Gand : *Souvenirs de captivité en Allemagne* (mars 1916-novembre 1918). Un vol. in-16, 3 francs.

ERNEST GOSSART, de l'Académie royale de Belgique : *Emile Banning et Léopold II*. Un vol. in-16, fr. 4.50.

LE TIMES. *Numéro spécial consacré à la Belgique*. — Préface de S. M. le Roi. Encyclopédie des questions belges. Un vol. in-8°, 368 pages, 10 francs.

LES PERLES DE LA POÉSIE SLAVE : *Lermontov, Pouchkine, Mickiewicz*. Transcriptions en rimes françaises, par Henri Grégoire. Illustrations d'Eric Wansart. Un vol. in-8°, XIX-273 pages, 10 francs.

LES SEPT FLAMBEAUX DE LA GUERRE. *Réimpression des sept livraisons du « Flambeau » clandestin et tome 1^{er} (1918) du « Flambeau »*. Préface de M. Paul Deschanel, ancien président de la République française. Frontispice de Fernand Khnopff. Un vol. in-8°, 360 pages, 8 francs.

A paraître :

ALBERT COUNSON, professeur à l'Université de Gand : *Les Littératures modernes*.

PÉTRONE : *Le Satyricon*, traduction de M. Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand.

SZYMON ASKENAZY : *Napoléon et la Pologne*, traduction de M. Henri Grégoire.

LÉON LECLÈRE, pro-recteur de l'Université de Bruxelles : *La Question d'Occident*.